

LE POETE ET LA FLEUR

ALLÉGORIE

A Mlle Hermine Lanctôt

La nuit devant le jour avait chassé ses voiles.
L'aube fermait l'œil d'or des dernières étoiles ;
Du seuil de l'Orient vers le cintre des cieux
La lumière prenait son essor radieux,
Présidant au réveil des êtres et des choses.
Tout chantait. Et tandis que les yeux et les roses
S'en trouvaient pour jouir des rayons du matin,
Un poète, éveillé par le gentil refrain
Qu'une tendre alouette égrenait par l'espace,
Errait, le front dans l'aube et l'âme dans l'extase,
À travers les vallons de ces rugueuses sentiers
Qui conduisent nos pas dans le sein des halliers.
Et tandis qu'il allait aux caprices des sentes,
Écoulant les oiseaux et les brises naissantes
Éparpiller, gaîment, notes et gazouillis
Au milieu des rameaux, des juncs et des taillis,
Il aperçut dans l'herbe une exquise fleurette
Offrant aux papillons sa corolle entrouverte,
Où l'on aurait cru voir au souffle du zéphyr
Des gouttelettes d'or trembler et tressaillir.
Alors pour la mieux voir il se rapprocha d'elle.
Mais la fleur en voyant qu'on la croyait si belle,
Deviut confuse et dit au poète rêveur :
" Oh ! vous daignez vraiment me faire trop d'honneur,
Votre œil profond m'émeut, car mes pâles pétales
Ne rayonnent jamais qu'aux clartés matinales.
Mes timides couleurs sous un rayon du jour
Inspirent quelquefois un éphémère amour.
Je puis charmer le flot qui dort sous le feuillage
Et dans son pur cristal dessine mon image ;
À l'admirable abeille allant quêrir du miel,
Je donne avec plaisir ce qui me vient du ciel,
Mais je ne puis hélas ! solitaire fleurette,
Ravir et délecter le regard du poète "
A cette expression de tant d'humilité
Le poète, pensif eu le cœur enchanté,
Dit à la jeune fleur cette douce parole :
" J'aime l'arome exquis de ta fine corolle,
Sa grâce, ses beautés, son charme éblouissant
Suivant les lois du ciel délectent le passant,
Mais ce qui me ravit le plus dans ta parure,
Ce qui prend un langage en ta frêle nature
Et s'exprime à mes yeux, ô délicate fleur,
Que j'admire et contemple avec tant de bonheur,
C'est tout ce que j'y trouve humble, modeste et tendre.
Vertus qu'en ton calice un Dieu nous fait comprendre ! "

Albert Ferland

DE L'AMITIÉ

ESSAI

Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage.
VOLTAIRE.

I

'AMITIÉ vraie existe-t-elle ?

De même qu'on a souvent affirmé que l'amour désintéressé est une chimère, on a nié plus d'une fois qu'il y eût des amis vrais et dévoués. "Mes amis, il n'y a pas d'amis," disait Aristote. Mais nier n'est pas prouver, et je suis d'opinion que l'on peut rencontrer des amants fidèles

et réellement épris et des amis sincères et remplis de dévouement. Les hommes jugent naturellement des choses d'après la connaissance qu'ils en ont et d'après leur expérience personnelle; or, comme tous les hommes ne sont pas dans des conditions analogues et que les circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés ne sont pas les mêmes pour tous, il s'ensuit que les conclusions qu'ils tirent de cette expérience diffèrent quelquefois radicalement les uns des autres. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les philosophes et les moralistes, après avoir passé leur vie à la recherche de la vérité ou à l'étude du cœur humain, se contredisent et se détruisent même les uns les autres en arrivant à des résultats opposés après avoir choisi le même point de départ, mais en se laissant ensuite égarer par leurs propres théories, au lieu de se guider sur l'expérience qui, seule, est

la base véritable de toute science et de toute vérité.

Posons de nouveau la question. Y a-t-il de vrais amis? Je réponds sans hésiter : oui, de même qu'il y a des amants fidèles, on rencontre des amis sincères ; mais leur nombre est si petit que l'on comprend facilement qu'on ait pu affirmer le contraire. Non pas qu'il soit rare de rencontrer des personnes avec lesquelles on puisse sympathiser ou s'amuser, mais quand je dis *amis*, j'entends des amis désintéressés, dévoués jusqu'au sacrifice de leur propre intérêt, de leur fortune et de leur vie même pour leurs amis, et qui considèrent une occasion de se sacrifier pour eux comme une bonne fortune. Ce sont là les seules personnes dignes du plus beau des titres, celui d'am's.

J'en connais qui nient l'amour parce qu'ils ne peuvent aimer, et d'autres qui nient l'amitié parce qu'ayant lâchement trompé, ils veulent donner le change à ceux qu'ils ont trahis, en se faisant passer eux-mêmes pour victimes.

Demandez plutôt à Grand-Serin. Grand-Serin est un sceptique. Sceptique de l'amour aussi bien que de l'amitié. Comment pourrait-il en être autrement ? Il a trompé son amoureuse, il fut à son tour éconduit par une autre à qui il avait avoué sa passion : comment croire à l'amour ? Il a trahi ses amis, ses amis l'ont abandonné : comment croire à l'amitié ? Il va aujourd'hui de porte en porte offrir à chacun sa personne et son ennui ; personne n'en veut. Aussi ne trouve-t-il rien de mieux à faire que de se plaindre de la fragilité des affections humaines et de dire, sur un ton qui veut être sarcastique : "Mes ennemis les amis."

Moi, je crois à l'amour, n'ayant jamais été trompé et n'ayant jamais trompé personne. Je crois aussi à l'amitié, n'ayant jamais trahi mes amis, et malgré que je l'aie été par des hypocrites que je croyais être mes amis.

II

Après l'amour, la chose dont on parle le plus et que l'on comprend le moins, c'est certainement l'amitié. On entend chacun discuter sur ses affections ; et mentionner à tout moment ses amis un tel et une telle, tellement que l'on croirait que le nombre de ces derniers est légion. Rien ne prouve d'une manière plus complète que ceux qui parlent ainsi sont bien loin de comprendre le sens de ces expressions. Qu'il s'agisse de l'amour ou de l'amitié, celui qui aime véritablement ne peut partager son affection comme une personne généreuse partage sa fortune. Ce n'est pas trop d'un cœur pour aimer ceux que l'on croit dignes de notre estime.

Cette unité d'affection, sans laquelle il n'y a pas d'amour ou d'amitié véritable, explique pourquoi ces sentiments se rencontrent si rarement à l'état de perfection. Mais c'est surtout pour l'amitié que cela est vrai.

L'histoire nous offre une foule de traits admirables inspirés par l'amour, mais les actes de dévouement ayant l'amitié pour mobile sont si rares que je n'en pourrais citer qu'un seul de mémoire : c'est l'épisode classique de Damon et Pythias, que chacun connaît. La chose est d'ailleurs facile à comprendre. Il y a toujours dans l'amour un certain égoïsme, on y trouve toujours une satisfaction personnelle. La passion y est pour beaucoup ; la beauté exerce tant de pouvoir sur certains hommes, la science ou la bravoure sur quelques femmes, qu'ils sont entraînés comme malgré eux vers la personne qui jouit de ces avantages, et ils y trouvent à satisfaire leurs passions soit sensuelles, soit intellectuelles. Il n'en est pas de même de l'amitié. L'ami véritable ne saurait mêler au sentiment qu'il éprouve rien de matériel, d'intéressé, ni rien qui puisse flatter son amour-propre. Il ne connaît pas, ne peut pas connaître la jalousie, puisque cette dernière passion est enfantée par l'égoïsme. Tandis que l'amour a pour but la possession, la jouissance de l'être aimé, celui de l'amitié ne peut être atteint que par le dévouement, le sacrifice ; et la jouissance suprême de l'âme pour un ami, c'est le plus sublime de tous les sacrifices, celui de sa propre vie pour l'objet de son amitié.

On se plaît à dire que l'amour est la passion des grands cœurs ; cela peut être vrai ; mais je crois qu'il faudrait ajouter, et avec autant de vérité, que l'amitié est la passion des grandes âmes. En effet, le premier peut se rencontrer dans toutes les conditions de l'homme, et le vulgaire y est tout aussi accessible que l'esprit le plus cultivé ou le plus délicat ; l'amitié n'est possible que pour les natures d'élite.

Un exemple, cité par Montaigne, nous démontrera la justesse de cette assertion. "Eudamidas, corinthien, avait deux amis, Charixène, Sicyonien, et Arétéus, Corinthien ; venant à mourir, étant pauvre et ses deux amis riches, il fit ainsi son testament : " Je lègue à Arétéus de nourrir ma mère " et l'entretenir en sa vieillesse ; à Charixène, de " marier ma fille, et lui donner le douaire le plus " grand qu'il pourra ; et au cas où l'un d'eux vienne " à défaillir, je substitue en sa part celui qui survi- " vra." Ceux qui, les premiers, virent ce testament s'en moquèrent ; mais ses héritiers en ayant été avertis l'acceptèrent avec un singulier contentement, et l'un d'eux, Charixène, étant trépassé cinq jours après, la substitution étant ouverte en fa- veur d'Arétéus, il nourrit curieusement cette mère, et de cinq talents qu'il avait en ses biens, il en donne deux et demi en mariage à sa fille unique, et deux et demi pour le mariage de la fille d'Eudamidas, dont il fit les noces le même jour."

Comme le fait remarquer Montaigne, il n'y a de singulier dans cette anecdote, que le fait qu'Eudamidas avait deux amis, parce que, dit-il, " c'est un assez grand miracle de se doubler, qu'ils n'en connaissent pas la hauteur ceux qui parlent de se tripler." " Rien n'est extrême qui a son pareil," ajoute-t-il.

Un autre exemple d'une amitié parfaite que nous offre l'histoire est celle de Montaigne lui-même et d'Eugène de la Boétie, auteur d'un *Traité sur la servitude volontaire*, qu'il composa à l'âge de seize ans et qui aurait transmis son nom à la postérité si son amitié pour l'auteur des *Essais* n'était pas son meilleur titre à l'immortalité.

L'amour, qui n'est pas basé sur l'estime et qui naît spontanément, peut aussi être détruit d'une manière violente et subite. Qu'une circonstance quelconque vienne déraciner en nous cet amour que l'on croyait plus fort que la mort, le choc est terrible, l'on se déchire le sein, l'on verse des larmes de sang, et si l'on est poète l'on exhale des chants sublimes comme ceux d'Alfred de Musset. Mais laissez passer l'orage, laissez faire le temps, nos maux diminueront, nos plaintes cesseront, et l'on verra bientôt l'indifférence succéder à la passion, et, petit à petit, la haine ou le dédain remplacer l'indifférence jusqu'à ce que l'oubli vienne ensevelir le passé sans lui faire l'aumône d'une croix de bois où l'on puisse lire : *cigit*. Des amours nouvelles nous consolent vite de l'amour ancien, sans qu'une larme de regret coule jamais sur le bonheur d'autrefois. L'on se console de la perte d'une amante, jamais de celle d'un ami.

L'amitié, contrairement à l'amour, n'est possible qu'après qu'un long commerce, de fréquentes relations aient pu faire apprécier les qualités de l'esprit et du cœur, et découvrir la similitude des goûts et des habitudes chez les personnes entre qui se forme cette liaison qui, une fois contractée, peut résister à toutes les épreuves, survivre à toutes les passions et al'er jusqu'au delà même du tombeau. Mais si, après avoir contracté une telle amitié, les vicissitudes humaines viennent porter atteinte à cette passion et briser des liens si puissants, on ne verra pas celui qui en est atteint se livrer à un désespoir inutile ni verser des larmes amères : les grandes douleurs sont muettes ; mais on verra son regard s'attacher à la terre, il perdra la sérénité de son front et tout deviendra sombre en son âme. On ne le verra pas chercher à remplacer l'ami perdu par un ami nouveau, mais il gardera son souvenir jusqu'à son dernier jour et emportera dans la tombe avec lui le deuil qui n'aura cessé d'empourprer sa vie.

III

Une autre question se présente naturellement à mon esprit. La femme est-elle susceptible d'amitié?